

Rencontre avec Thérèse Clerc — Rêver collectivement Parcours d'une utopiste militante

Gérard Grugeau

Numéro 161, mars-avril 2013

Où sont les utopies du cinéma ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2013). Rencontre avec Thérèse Clerc — Rêver collectivement : parcours d'une utopiste militante. *24 images*, (161), 10–16.

Rêver collectivement

PARCOURS D'UNE UTOPISTE MILITANTE

propos recueillis par Gérard Grugeau



Thérèse Clerc

STIMULANTES, RÉGÉNÉRATRICES, CERTAINES RENCONTRES NOUS RAMÈNENT À L'ESSENTIEL, SURTOUT lorsqu'elles témoignent d'une pensée en mouvement des plus alerte, à la fois porteuse d'une mémoire historique et profondément enracinée dans le présent, qui nous imagine déjà ailleurs, autrement. Si, par son intelligence vive, Thérèse Clerc illumine le beau documentaire de Sébastien Lifshitz, *Les invisibles*, consacré aux gais et lesbiennes nés en France dans l'entre-deux-guerres, sans doute est-ce parce que toute sa personne incarne à l'écran les rêves d'affranchissement d'une époque immensément libre (celle des années 1970) et cette part de « conscience onirique du collectif » que Walter Benjamin se plaisait à associer aux expériences utopistes. Même s'il déborde largement le cadre du cinéma tout en y trouvant sa source, l'entretien ci-dessous nous a semblé dessiner une sorte de parcours de vie exemplaire à la croisée de l'intime et du collectif qui invente déjà demain. Un parcours d'une plénitude contagieuse et émaillé de multiples élans venus maintes fois pallier ce qu'Adorno appelait l'« épreuve du manque » à la base de toute utopie. Lui-même bâtisseur d'utopies, le cinéma selon Lifshitz cultive le commun sensible en nous invitant à nous débarrasser de toutes les servitudes volontaires et à donner corps à une constellation de désirs toujours prompts à exiger l'impossible. À l'heure où le débat sur le mariage et l'adoption pour les couples homosexuels fait rage dans l'Hexagone, la parole de Thérèse Clerc n'en est que plus précieuse.

*Comment Sébastien Lifshitz vous a-t-il approché pour *Les invisibles* ?*

Thérèse Clerc : Par un banal coup de fil. On s'est tout de suite compris car Sébastien est un homme bien élevé, pas du tout voyeur. Il a fait de la recherche historique sur les groupes homosexuels et le mouvement des femmes (MLF), deux mouvements très libérateurs. Je le sentais soucieux de faire apparaître l'intime et de témoigner de la répression dont les femmes ont été l'objet durant des millénaires. Donc, le sujet m'a plu et surtout le fait

que le film comprenne un volet politique. Le mouvement des femmes m'a appris que la sphère publique et la sphère privée sont très liées. Mon corps est à moi et j'en use comme je veux, mais mon corps est aussi objet politique puisqu'on peut légiférer dessus. Les femmes sont encore trop souvent des machines à reproduire, exploitées pour le plaisir et pour leurs corps. Moi, j'ai vécu ma libération en 1968. J'étais mariée et j'avais quatre enfants. Ce qui est intéressant dans le film, c'est qu'on voit à quel point on

est façonné dès l'enfance. Cette aliénation-là est très bien décrite par les protagonistes du film.

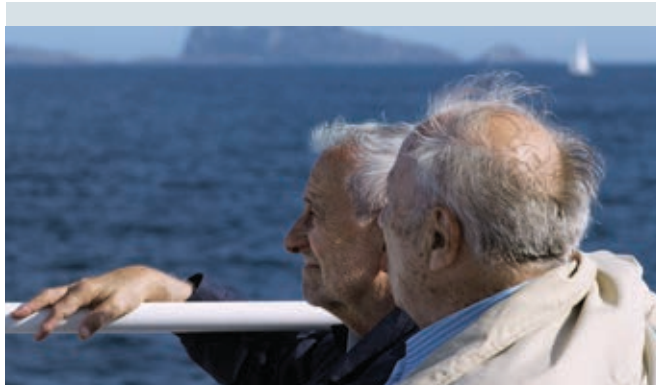
D'où est venue cette impulsion émancipatrice qui a fait de vous une militante ?

J'ai été très aimée pendant mon enfance, ce qui m'a donné une sorte de cécité puisque j'étais embrassée, habillée, nourrie, donc entourée de chaleur humaine. J'avais de bons parents qui, par ailleurs, étaient de droite, pour ne pas dire d'extrême droite. J'ai été bercée par l'Église qui, au premier abord, paraît lénifiante et tendre. J'avais donc le pouvoir parental et le pouvoir religieux de mon côté. On m'aimait bien, on était gentil avec moi. Je n'étais pas très bonne à l'école et je n'ai pas fait d'études. Ma mère disait que mon frère était intelligent et qu'il irait loin. De moi, elle disait en revanche : « Celle-là, on la mariera ». Il faut savoir que si un mariage n'est pas toujours forcé, il est souvent orienté. Il est évident que si j'avais ramené un Noir à la maison, ou même un juif, avec l'antisémitisme qui régnait avant la guerre, ça n'aurait pas passé. Et comme j'ai été élevée dans la gentillesse, je me suis efforcée d'aimer.



Paradiso de Rudolf Thome

Paradiso (2000) de Rudolf Thome, comme **Le coup de foudre** (1992), **Le microscope** (1987), **Le philosophe** (1989), **Tarot** (1986) et **Bébé tigre à rayures se languit de Tarzan** (1997), traite de l'utopie amoureuse. Dans cette comédie du mariage et de l'amour, un compositeur de musique convoque dans son petit paradis (une maison à la campagne), durant sept jours d'un mois d'août, les sept femmes qui ont le plus compté dans sa vie. Entre une balade, une baignade et un pique-nique, Thome sait capter l'air du temps sans lui imprimer les tyrannies sentimentales et intellectuelles à la mode. Pas question d'être de son temps, en quelque sorte. Le cinéaste ne tord pas les affects ni ne met en avant une idéologie ; toujours à bonne distance, il accueille plutôt les idiosyncrasies (la recherche du bonheur est orientée en fonction des dispositions de chacun). Pas de réprobation chez lui. Pas de complaisance non plus (on n'y fait pas l'éloge du bien). Seulement une forte dose d'amour pour les personnages dont il radiographie avec justesse les qualités et les défauts. Sous la lumière de l'été, on jouit sans faire de mal à personne ni à soi-même. C'est ça, le paradis sur Terre ! – André Roy



Les invisibles de Sébastien Lifshitz

À l'origine du projet : une collection de photos de couples homosexuels réalisées entre les années 1900 et 1970 et glanées au fil des ans par Sébastien Lifshitz dans divers marchés aux puces et autres vide-greniers. Curieusement, malgré un environnement hostile aux minorités sexuelles, ces clichés amateurs laissent souvent entrevoir une sorte de bonheur diffus et de liberté indomptée. La réflexion est née de ce paradoxe, présent jusque dans le titre du film : l'invisibilité comme lieu de non-reconnaissance sociale, mais aussi et surtout comme espace de clandestinité, de transgression et d'émancipation pour ces « rois et ces reines de l'évasion ». Partant de là et se refusant à toute victimisation, le cinéaste recueille les témoignages de protagonistes issus de milieux différents qui, à l'encontre de l'ordre moral, ont forgé leur identité sur le terrain de l'intime et, pour les plus militants d'entre eux, sur le front des luttes sociales. Se dessine ainsi au gré des confidences une ode aux plaisirs d'une marginalité acquise parfois au prix d'un combat personnel douloureux, mais le plus souvent pleinement assumée, où « chaque amour » est allé de « son propre pas », comme le chante Gréco sur les mots de Guy Béart. Cette parole libre saisie dans toute sa spontanéité, Lifshitz la filme au plus près du quotidien, au cœur des choses. Mais, avec une pénétrante délicatesse, le cinéaste inscrit aussi ces existences hors du commun dans une narration plus ample (format Scope, musique classique, plans de nature, photos et séquences d'archives), traversée d'échos divers qui alimentent une polyphonie du regard constamment ouverte sur la vie. Ce faisant, **Les invisibles** construit un espace romanesque où les destinées sentimentales se déclinent sans jamais perdre de vue les utopies d'une génération revendicatrice de ses droits et porteuse d'un hédonisme radieux à laquelle nous sommes aujourd'hui fortement redevables. Dans sa simplicité d'expression, la chronique documentaire se mue par ailleurs en une douce méditation sur la vieillesse à mille lieues des apitoiements d'usage. En mettant en pleine lumière les parcours de ces invisibles qui nous ressemblent tant, la caméra livre une remarquable leçon de vie, une ragaillardissante sortie du placard aussi émouvante que l'oisillon saisi au sortir de sa frêle coquille en ouverture du film. – Gérard Grugeau

Présenté aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) 2012

Quels ont été les moments fondateurs de votre désir d'émancipation ?
 L'impulsion est venue de l'Église. Après l'Église traditionnelle et dogmatique, j'ai connu l'Église des prêtres-ouvriers qui voyaient dans l'Évangile un texte libérateur et qui opposaient le pouvoir des communautés de base à l'institution. Le mouvement des femmes a lui aussi créé des communautés de base. Marie-Andrée Roy, qui est une femme remarquable et qui dirige le département de sociologie religieuse à l'UQAM a fait partie de ce mouvement également très actif au Québec. Pour moi, l'Évangile reste un texte de libération. La vie de Jésus est libératrice, et ce, jusque dans la mort. On tue les prophètes parce qu'ils annoncent des bonnes nouvelles qui vont chambarder la société. Ceux qui changent le monde, on les appelle les prophètes dans le système religieux, ou les novateurs, les utopistes dans le domaine profane. Ce sont souvent des gens qui ont une vision différente, mais qui ont presque toujours le sens du sacré. Ils arrivent à un moment de l'histoire, je pense à Moïse, à Jésus, à Thomas Münzer (NDLR: protagoniste de la Réforme en Allemagne, au XVI^e siècle), au théologien tchèque Jean Huss lors de la Renaissance, à Martin Luther King qui est plus proche de nous. Tous avaient le sens du sacré... je n'ai pas dit du religieux. Dans mon cas, 1968 a été ma période de résurrection. J'ai changé du tout au tout. D'une dame bien bourgeoise qui ne manquait de rien, je suis devenue une militante du droit des femmes et des minorités sexuelles. L'homosexualité, je ne savais même pas ce que c'était auparavant. J'avais été préservée à ce point que je pensais être faite pour le mariage.

Vous avez été de toutes les luttes, incluant les luttes anticolonialistes.
 Oui, c'était aussi lié à l'Église. On retrouvait les curés dans des mouvements sociaux tels que le Mouvement de la paix, qui était crypto-communiste. La paix est bien entendu un thème évangélique. C'est là qu'on voit que militer, c'est trouver de l'intelligence, c'est trouver des gens qui ont lu et vous initient, c'est trouver des amis, des vrais copains, une atmosphère, des repas, des fêtes... C'est un moment de la vie et c'est en même temps changer le monde tout le temps, car le monde est constamment en marche. J'ai cheminé comme ça de 1948 à 1968. J'avais été pendant 20 ans cette femme qui faisait la cuisine, tenait bien sa maison et s'occupait des enfants. Pas de vie professionnelle, bien sûr. Je n'ai eu un chéquier à moi qu'en 1965. Il y a des choses dont il faut se rappeler. Je faisais du mieux que je pouvais, mais avec un profond sentiment d'enfermement, sauf avec les enfants. J'ai donc eu une vie de jeune femme plutôt



COLLECTION SÉBASTIEN LIFSHITZ

tristounette et grise. Là-dessus est venu Mai 68 qui a été une véritable explosion. Depuis longtemps, on sentait que la France était à bout de souffle. Elle avait besoin d'un renouveau. Est arrivée d'Allemagne et de Hollande une bande de jeunes qui ont investi l'université de Nanterre, une université d'extrême gauche. Il y a eu le mouvement du 22 mars et, d'un seul coup, je me suis retrouvée devant cette marée d'hommes jeunes, vivants, drôles qui chantaient la liberté.

Et cette métamorphose s'est faite à travers le Mouvement de libération des femmes.

Avec le MLF en 1971, oui. On a commencé par la lutte pour l'avortement médicalisé, dès 1969. Beaucoup de mes amis prêtres-ouvriers ont alors quitté l'Église. Il y a eu une véritable hémorragie et, comme ils n'avaient pas de charge de famille, ils étaient à fond dans la révolution. J'ai fait comme eux. J'allais vendre *Témoignage chrétien* boulevard Saint-Michel. J'ai commencé à aller dans tous les meetings de femmes. Et notre arme, à ce moment-là, c'a été la parole. Après des siècles d'oppression, d'un seul coup, ça s'ouvrait. On parlait, on parlait... et on ne parlait pas du CAC 40 qui n'existait pas, on ne parlait pas d'économie. On dénonçait les discriminations, les violences que les femmes subissaient, l'obligation à la maternité et, avec la révolution féministe est arrivée la contraception. Un vrai bouleversement! Les femmes pauvres étaient toujours enceintes, c'était plus possible. On faisait l'apologie de l'amour maternel à l'époque. Le symbole religieux de la Vierge nous conduisait à ça. Avec la pilule, la courbe de la démographie en France a chuté. Des femmes très connues comme Gisèle Halimi ont signé le manifeste des 343 salopes. Nous, on l'a signé mentalement, on était toutes derrière ces femmes. Il en est ressorti un mouvement d'envergure où les femmes se sont connues et re-connues. Il y a eu aussi l'épisode où Simone de Beauvoir a déposé une gerbe sur la tombe du soldat inconnu en disant: «Plus inconnu que le soldat inconnu, sa femme!» Là-dessus, j'ai divorcé et j'ai intégré le marché du travail. Je me suis débrouillée, on n'est jamais mort de faim à la maison. On était plutôt mort de rire car, avec la libération, le langage s'est aussi délié dans les familles. Et là, j'ai commencé les pratiques homosexuelles et j'ai découvert que l'amour entre femmes, c'était très bien (*rires*).

Mais la lutte pour les droits des minorités sexuelles était encore occultée et n'est venue qu'après 1968. Le fait de vivre cette sexualité autre, ce devenir-sujet en quelque sorte, était donc en phase avec le devenir révolutionnaire de l'époque?

Absolument. Dans la foulée du MLF sont nés le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), le mouvement des Gouines rouges et le groupe Elisabeth Dmitriev qui était une grande révolutionnaire russe. Un groupe très radical. On s'est aperçu que le système de classes dénoncé par Marx, qui en a expliqué la construction, se retrouvait non seulement dans l'économie et le monde ouvrier, mais qu'il se construisait aussi dans les rapports hommes-femmes, les différences sexuelles, les différences de couleur, voire même les différences jeunes-vieux, ce qui est à l'ordre du jour maintenant. En fait, ce monde de classes devait plus à l'anthropologie qu'à l'économie pure, ce que le Parti communiste français a complètement refusé de reconnaître à l'époque. Pour lui, il n'y avait que l'économie et le mouvement ouvrier. Or les minorités rassemblaient souvent des gens très cultivés. Le mouvement des femmes et des homosexuels a



RUE DE MONTREUIL, PRÈS DE LA MAISON DES FEMMES



Photos : C  rard Grugneau

démontré que, oui, l'on pouvait suivre le schéma marxiste, mais qu'il fallait intégrer d'autres notions et c'est ce qui a été la grande utopie du moment, le grand thème de l'heure: la différence de l'autre. Et pour ce qui est du sexe, c'est le livre de Michel Foucault *Surveiller et punir* qui nous a ouvert de nouveaux horizons. Hélas, le sida est venu plus tard mettre un point d'orgue à tout cela. Chose certaine, il y a eu dans ces années-là une floraison d'idées nouvelles, dont le mouvement de l'anti-psychiatrie par exemple. Tous les gens qui ne relevaient pas de l'économie pure se sont soudain retrouvés très liés. La question de la répression des corps, que ce soit chez les femmes ou les minorités sexuelles, a fait en sorte qu'il y a eu coalition. Il y avait beaucoup de rires à l'époque, il y en a d'ailleurs des images magnifiques dans *Les invisibles*, des images de bonheur intense qui évoquent Dionysos.

Il y a un film québécois, *La cuisine rouge* (1979) de Paule Baillargeon, qui traduit exactement ce que vous décrivez de cette libération des femmes sur le terrain de l'intime et, plus largement, du politique.

C'étaient des moments fous et heureux que l'on vivait dans les maisons. On prenait notre bain ensemble, on se teignait les cheveux, on se faisait les ongles, on se massait, on disait plein de gros mots, ce qu'on nous avait autrefois interdit. C'est pour cela que le monde féministe est souvent à la fois un monde raffiné et grossier parce que les gros mots,   a lib  re,   a amuse, puis on choque le bourgeois... alors comment résister? Donc, j'ai travaillé pour l'adoption de la loi Veil (NDLR: loi qui a d  criminalis   l'avortement en 1975; du nom de la ministre de la Santé de l'époque); et aussi pour l'égalité salariale entre les hommes et les femmes, ce qui n'est toujours pas gagné... J'ai milité pour la parité dans toutes les assemblées élues. En France, on en est encore loin. Il y a d'ailleurs un réveil du machisme politique en ce moment.

Mais le mouvement LGBT (lesbien, gai, bisexuel et transsexuel) a pris le relais des luttes du Front homosexuel d'action révolutionnaire et des groupes militants des années 1970.

Oui, le mouvement LGBT a su rassembler toutes les aspirations des minorités sexuelles. Moi, j'ai décidé alors de monter une Maison des femmes dans ma commune –    Montreuil, dans Seine-Saint-Denis, là où Georges Méliès avait ses studios – qui fonctionne depuis 15 ans. Les femmes y viennent, des fois juste pour prendre un thé. On les écoute et il y a souvent des récits de violence effroyables. De nombreuses femmes musulmanes s'y présentent et c'est

là qu'on voit à quel point le facteur religieux est épouvantable. Ces femmes subissent des enfermements qui ne sont plus de notre monde. Puis le mouvement écologiste s'est développé en même temps. Donc, on peut dire qu'on avait un monde de la douleur côtoyant un monde de l'esprance qui naissait, avec plein de petites racines qui commencent à pousser. Comme dit Ernst Bloch dans *Le principe espérance*, «L'utopie, c'est planter les racines du futur pour faire advenir une autre société.» Maintenant, je dirais «une autre civilisation». On sent en Europe, comme à l'époque sans



Le roi de l'évasion d'Alain Guiraudie

Un vendeur de machines agricoles homosexuel et plutôt corpulent courant en slip à travers champs avec *Curly*, jeune fille de 16 ans qui s'est amourach  e de lui, tous deux galvanisés par une mystérieuse racine qui d  culp   vitalité et vigueur sexuelle: cette scène parmi tant d'autres extraite du *Roi de l'évasion* rappelle combien le cinéma d'Alain Guiraudie ne cesse d'étonner et de détonner.

Dans un environnement rural traditionnel, il dépeint une société où les considérations liées au travail, à la morale ordinaire, à la logique policière s'estompent au profit des attaches sentimentales, de la jouissance sexuelle tous azimuts et des considérations qui les accompagnent. Le principe de plaisir prendrait presque le pas sur le principe de réalité. Comment ne pas être sensible à ce monde d'autant que la fable se nourrit d'une proximité avec le quotidien le plus chaleureusement prosaïque et que les questions que se posent les personnages touchent à l'intime? Alain Guiraudie parle ainsi sans doute de lui; ce faisant, il nous parle aussi de nous. – Jacques Kermabon

doute de la fin du Moyen Âge ou de la chute de l'Empire romain, que quelque chose d'autre s'installe, avec l'électronique et les nouvelles technologies qui changent les mentalités, qui n'élargissent pas toujours la pensée et qui appellent à nouveau une nécessité de rigueur parce que cette révolution informatique s'accompagne aussi d'une vulgarité absolue. C'est réparable, remarquez... mais je trouve que notre époque manque de pensée, manque d'élan. En France et en Europe, il y a une angoisse qui monte et la crise offre peu de perspectives. Alors, on continue à lutter. Dans ma Maison des femmes, on apprend aussi à lire et à écrire à celles qui ne savent pas. On apporte un soutien psychologique. C'est aussi un lieu culturel avec du cinéma et des débats. On passe surtout des films éducatifs très courts afin de pouvoir laisser du temps à la parole. Grâce à ces films, les femmes peuvent parler des problèmes de l'excision, par exemple. On aborde toutes les difficultés que rencontrent les femmes, certaines souvent issues de l'immigration.

Vous considérez que le cinéma est un lieu d'utopie ?

C'est une façon de rêver collectivement, surtout si le cinéaste est prophète et propose par son art des possibles qui n'existent pas encore. Ces cinéastes-là, je les aime, je les vénère. Je pense à Chris Marker et, au Québec, à Denys Arcand. Son *Jésus de Montréal* est un film extraordinaire, pour peu que l'on soit déjà entré dans les textes. J'ai aussi une grande admiration pour Michael Haneke et Pedro



Les neiges du Kilimandjaro de Robert Guédiguian

Des nouvelles de l'Estaque, vieux quartier de Marseille – et berceau du cinéma de Robert Guédiguian – aujourd'hui en pleine mutation, comme le pays, comme les rapports sociaux et les liens entre générations. Sombre état des lieux alors que « même dans les luttes, les patrons ont réussi à nous diviser », comme le souligne le personnage d'Ariane Ascaride. À partir du poème Les pauvres gens de Victor Hugo, Guédiguian interroge ce que sont nos utopies devenues à l'heure désespérante où plus rien ne semble rassembler les exclus d'un monde fragmenté à l'excès. Non sans courage, l'élève de René Féret confronte les générations sur fond de régression sociale en renvoyant chacun à ses responsabilités. Surtout « ne pas se reposer pour rester libre ». Oui, Guédiguian prêche par l'exemple et croit encore aux valeurs de solidarité. Comme un humble conteur du quotidien qui en appelle à une révolution intellectuelle pour contrer l'oubli collectif, faire la nique aux idéologies du pire et réinventer le bonheur. – Gérard Grugeau

Almodóvar. Quant à *Hadewijch* de Bruno Dumont, c'est un film mystique superbe. Il montre que la foi mène à Dieu, mais aussi à la violence et à la guerre.

Boris Cyrulnik dit que « les utopies sont aussi meurtrières, en toute innocence ». Certaines ont été liées au totalitarisme.

Les utopies peuvent être meurtrières; parce qu'elles changent les choses, elles secouent une société. Ce qu'on peut reprocher aux révolutions, c'est qu'elles ont remis en place ce pour quoi les gens se sont battus. On veut imposer quelque chose de nouveau, quelque chose pour lequel le peuple n'est pas toujours prêt. Face aux luttes féministes par exemple, les hommes n'étaient pas prêts à abandonner leurs pouvoirs exorbitants. On constate d'ailleurs aujourd'hui une recrudescence de la violence envers les femmes, mais on va peut-être gagner un jour. Il y a toujours eu des rebelles dans les vieux textes, mais pour entraîner les larges masses populaires, il faut du temps. [...] Une chance, il y a les récits des utopistes. Le philosophe Charles Fourier (NDLR: un des fondateurs du socialisme utopique, au XVIII^e siècle) est mon père chéri. Il y a, au XIX^e, d'autres utopistes comme l'industriel et philanthrope Jean-Baptiste Godin, inventeur du poêle en fonte qui a précédé le chauffage central. Il était proche du mouvement associationniste et il a intéressé les ouvriers aux bénéfices dans l'entreprise. Il a mis sur pied des garderies pour que les femmes puissent travailler et il a fait beaucoup pour la culture. Sa femme, Marie Moret, est à l'origine de toutes les pédagogies nouvelles dont sont issues les écoles Frenet et Montessori. Comme je suis une rêveuse, je suis passionnée par les utopies. Je pense que le rêve est un formidable matériau politique parce que, de là naissent d'autres possibles.

Comment s'exprime dans votre quotidien cette matière pour rêver l'avenir ?

Aujourd'hui, le mot *autrement* se décline dans tous les domaines: vivre autrement, manger autrement, s'habiller autrement, habiter autrement, s'éduquer autrement, la culture autrement. Tout ce mouvement alternatif, parfois *underground*, donne lieu à des pratiques nouvelles. Je travaille depuis 1995 à la réalisation d'un projet – la maison des Babayagas (NDLD: sorcières des contes russes). Cette maison est une utopie, c'est un projet autogéré, citoyen et solidaire. Ce sera la première maison de ce type en France. Il en existe déjà en Allemagne et dans les pays scandinaves. Il y aura 21 appartements et, en bas, une université populaire, ouverte sur la ville. Là, on va « faire de l'utopie », faire venir les « grands prophètes et prophétesses » d'aujourd'hui. Et nous allons apprendre à bien vieillir. Car les personnes de plus de 80 ans ont des pensées qu'elles ne devraient pas avoir. Il y a en ce moment un immense lobby qui commence à s'intéresser aux vieux. Parce que les vieux, ça coûte, mais surtout ça rapporte. Il y a le marché des maisons de retraite, les médecins qui augmentent le prix de leurs consultations et qui font des dépassements d'honoraires. Il y a aussi le lobby des assurances privées. Moi, dans les colloques, je parle d'autogestion. Tant qu'on est en santé et que notre façon de vivre nous maintient valides, il faut revendiquer nos droits. Les vieux vont devoir se défendre politiquement contre ces lobbys qui veulent marchandiser l'« encore vivant ». Il va y avoir des luttes économiques.



LIEU DES STUDIOS MÉLIÈS



Photos : Gérard Grugeau

Il y a aussi un accueil de la mort que nous devrions avoir. Ce sont des zones encore peu explorées, car les vieux de nos jours sont en retrait et jugés peu fréquentables. Tout le regard social sur eux est compassionnel et lourd. Boris Cyrulnik a ici un mot terrible, mais tellement juste. Il dit que « la pitié est l'amputation de l'autre ». Moi, je dis aux vieux : « Debout ! Nous ne sommes pas encore morts. Il faut prendre sur nous-mêmes, faire des choses, continuer de rêver l'avenir même s'il est court ». Et l'avenir de la vieillesse est très important. Toute la société nous dit que la vieillesse est une dépendance, mais on ne se rend pas compte que c'est par ce système de pensée qu'on conduit les vieux à la dépendance. Moi, je voudrais qu'on dépense pour mettre en place une culture intelligente, pas le Scrabble, la boîte de chocolats, la belote ou le repas de Noël... Non, il faut que l'on demeure éveillé, intelligent, mais pas dans le savoir d'accumulation qu'on nous enseigne à l'université. Ce que je souhaite, c'est qu'on continue à apprendre à travers l'exercice de la citoyenneté. En France, le quart de la population (17 millions) a plus de 60 ans et, en 2050, nous serons plus du tiers de la population... et un gros électorat. Donc, il faut rester conscients et militants. Notre université populaire va y contribuer.

Qui va animer cette université populaire ?

Il y aura un axe pour apprendre à bien vieillir. On travaille avec des utopistes liés au milieu de la santé communautaire, des gens pour qui la santé n'est pas qu'un acte médical, mais aussi un acte social. La santé, c'est aussi le bien-être et le plaisir, y compris la sexualité des vieux. Il y aura un autre axe qui s'appelle « les semeuses du futur » où on va inviter tous les créatifs culturels du milieu et aussi des théoriciens comme Edgar Morin et Patrick Viveret (NDLR : philosophe altermondialiste), ou des femmes qui ont beaucoup travaillé sur l'utopie telle que l'historienne Michèle Riot-Sarcey. Il y aura aussi des femmes qui travaillent dans l'économie solidaire. On va parler du nouvel habitat. En ce moment, il y a une très grosse poussée d'habitats collectifs en France. On va regarder toutes ces innovations qui sont de l'ordre du désir et qui sont souvent le fait de gens qui rêvent. Tout le savoir aujourd'hui en France est beaucoup dans le *logos*, le discours, la logique... À mon avis, c'est un peu stérile. Je fréquente beaucoup les colloques et je remarque que le savoir des universitaires est souvent lourd. Moi, je trouve qu'il faut créer des universités du désir et se répéter sans cesse : « Je voudrais que..., j'aimerais tant que..., j'ai envie que... » mais, aujourd'hui, on n'entend plus beaucoup ça.

Ce militantisme qui vous caractérise s'exprime-t-il aujourd'hui chez les jeunes ?

Les jeunes ne sont pas toujours conscients des luttes qu'on a menées. Pour eux, ce sont des acquis. L'an dernier, il y a eu 220 000 avortements en France alors qu'il existe au moins cinq méthodes de contraception. Ça, il faut le savoir. Mais, de nos jours, on constate un *backlash* vis-à-vis des acquis. Il faut être vigilants. En France, nous avons heureusement la Loi sur la laïcité de 1905 qui sépare l'Église et l'État. Il y a bien sûr une poignée d'intégristes, de salafistes, qui essaient de saper tout cela, mais la plupart des musulmans sont furieux face à cette minorité qui amène la violence et le racisme... et qui fait le jeu de l'extrême droite. Il y a aussi un sexisme délirant qui accompagne le tout.

Pour revenir à la jeune génération, que sentez-vous de ce devenir-révolutionnaire dont parlait Gilles Deleuze ?

Pas grand-chose, hélas. Quand je vais dans les assemblées, il y a beaucoup de têtes blanches. Nous faisons nombre. Aujourd'hui, on ferme les entreprises, on délocalise en raison de l'économie de concurrence et de la mondialisation. Ces luttes dont vous parlez existent, mais ce sont presque des barouds d'honneur. On sait obscurément que le travail fout le camp ailleurs. Alors, on voit apparaître une nouvelle locution qui est la « transition écologique ». C'est le prophétisme d'aujourd'hui, l'utopie d'aujourd'hui. Je voyage beaucoup en France et en Allemagne et on y sent pousser un peu partout les racines du futur. Les gens qui défendent l'écologisme, l'économie sociale et solidaire, la simplicité volontaire ont, par ailleurs, souvent une grande culture. Le monde ouvrier est, hélas, extrêmement consommateur, on sent qu'il y a là la compensation d'une vie de pauvreté.

Et pour vous, la jeunesse n'est pas tellement au rendez-vous ? Peut-être est-elle aussi dans la survie, non ?

Beaucoup de jeunes ont des petits boulots précaires. Ils habitent souvent encore chez les parents. Ils n'arrivent pas à prendre leur envol. Leur vie est assez triste. Leurs amours sont souvent rapides, instables. Je ne veux pas faire l'apologie de la famille, j'en connais tous les aléas. Mais je trouve que les jeunes n'ont pas d'imagination. Ils se réfugient dans la science-fiction. Et tant mieux, car la science-fiction est aussi liée à l'utopie, mais je trouve qu'il y a un refus du réel en ce moment. Et il y a de quoi refuser le réel, c'est vrai, parce qu'il n'est pas gai. Heureusement, il reste de grands utopistes, dont Edgar Morin qui a 93 ans ! Certains se réfugient aussi dans

l'ésotérisme, dans le chamanisme, mais là, je suis dubitative. Il y a par ailleurs un métissage de la société vécu dans les couples. Les mariages mixtes ne sont pas toujours bien acceptés par les deux parties et le jeune couple vit souvent à l'écart, en se protégeant le plus possible. Mais ce qui est intéressant, c'est la cuisine... on mange plein de bouffes différentes et comme les femmes sont toujours joyeuses par le ventre, c'est bien. Puis elles commencent à parler de leur mariage forcé, de la polygamie, de l'excision, de l'infibulation, etc.



MAISON DES BABAGAYAS

Au Québec, nous avons eu un printemps de revendications étudiantes très stimulant animé par de grands thèmes porteurs tels que l'accès gratuit à l'éducation. Ce printemps a mis en lumière une profonde crise sociale mais, surtout, a révélé une jeunesse très politisée, que l'on disait apathique et sans rêves. Et, avec la crise en Europe et

les événements dans le monde arabe, le monde bouge, il me semble. Une colère monte.

Il faut espérer qu'il n'y aura pas de resserrement dans les pays arabes. Après les acquis sous Bourguiba en Tunisie, va-t-on instaurer la charia et un code de la famille? Les féministes du Maghreb sont très inquiètes. Et on ne parle pas des répressions dont elles sont victimes. Peut-être que le salut viendra de l'université, car de nombreuses filles la fréquentent de nos jours. En Iran, c'est pareil. Mais souvent, dès la fin des

études, on les marie. Une femme seule là-bas, ça n'existe pas... elle doit se marier. Moi, je pense que c'est dans la solitude, en collectif, que les femmes s'expriment.

Vous faites souvent référence à la culture. Quelle place doit-elle avoir dans la vie?

La culture ne peut être que politique et prophétique. J'ai vu un film qui s'appelle *Espèce d'espèce* à la télévision. Il reprend les théories de Darwin, mais d'une manière drôle. Pour moi, aujourd'hui, les marginaux font partie de la théorie de l'évolution. Parce qu'en pensant et en vivant autrement, les gens sont des prophètes à leur manière. Ils amènent une autre façon d'être qui va fixer des schémas nouveaux et concourir à l'évolution de l'humanité. J'aimerais que cette théorie me soit confirmée par des darwinistes. On sait, hélas, que toutes les évolutions, si elles sont stabilisées par les institutions pendant des années ou des siècles, engendrent le conservatisme. Or il faut absolument que la révolution soit permanente. L'utopie, c'est un homme, une femme qui rêve. Les femmes utopistes, on n'en parle pas assez et pourtant, comme on les a enfermées longtemps dans la cuisine et la chambre à coucher, elles ont eu le temps de rêver. Elles n'ont fait que ça. La princesse de Clèves, Madame Bovary sont des femmes qui rêvent. Pour revenir au cinéma, nous avons un cinéaste, Jean-Marc La Rocca, épaulé par Robert Guédiguian et Ariane Ascaride, qui tourne depuis six ans un film sur la maison des Babagayas. Le film sera prêt au printemps 2013. Moi, le cinéma de Guédiguian, je le bénis parce qu'il s'adresse aux foules de condition modeste et de culture populaire modeste. C'est un cinéma qui raconte une histoire, une histoire de société accessible à tous et qui donne à penser. Il y a toujours une grande générosité dans ce cinéma-là. Dans *Les neiges du Kilimandjaro*, la réaction du couple qui adopte les enfants est porteuse du message évangélique. Et dans *La ville est tranquille*, le personnage d'Ariane Ascaride qui donne l'overdose à sa fille me touche. Il y a eu aussi dernièrement un film qui s'intitule *Et si on vivait tous ensemble?* qui défend la cohabitation des vieux. C'est un film du samedi soir, presque un boulevard, mais avec des notations sociologiques d'une extrême justesse. Tout cela participe d'une culture engagée, émancipatrice. ■

Nous tenons à remercier les RIDM dans le cadre desquelles a eu lieu cet entretien.



Mafrouza d'Emmanuelle Demoris

Doze heures de moments de vie en apparence anodins mais pourtant impérissables, de chants, de poésie sont ce qui subsiste (après quatre ans de montage) de deux ans et demi de tournage auprès des hommes et des femmes de Mafrouza, quartier pauvre d'Alexandrie. Cette longue fréquentation devient pour le spectateur une singulière expérience d'immersion au cœur d'une communauté à l'esprit résistant et indocile comme elle avait permis auparavant à la cinéaste l'élaboration d'une expérience commune avec ces gens dont elle nous invite à partager les rêves et le destin. Il s'agit pour elle de donner à entendre leur parole en filmant les « mots comme des rêves ». Mots simples du quotidien, mots des joutes oratoires des chanteurs saïdi, des poèmes d'amour d'Adel et du chiffonnier, ou encore de ce chant a capella qui résonne jusqu'à nous comme les vestiges d'un idéal enfoui : « Nous les libres. Garçons libres, on joue avec le feu ». Emmanuelle Demoris ne filme rien de moins que la puissance des liens humains qu'entretiennent des êtres libres. – Marie-Claude Loisel